

Le vrai visage de l'Islam

Par le Pr Abdelaziz BENABDALLAH

L'histoire de l'islam, c'est l'histoire d'une civilisation, d'une philosophie, d'une pensée. C'est le processus psycho-somatique et socio-économique, dans le contexte d'un idéal universel.

Analyser les éléments de cette triple définition, c'est esquisser le schéma de la structure infra et extra d'une communauté dont les dimensions s'étendent à l'échelle mondiale, mais le caractère inhérent des données intrinsèques de cette entité demeure essentiellement humain où le social prime le culturel. La raison d'être de l'islam est, en effet, la stricte nécessité d'édifier une société dont les conditions de viabilité restent fonctions d'une double productivité sur le plan matériel et spirituel.

La notion d'une authenticité islamique est, donc, étroitement liée à une pensée souveraine et éminemment exigeante, à savoir l'aspiration à un équilibre qui assure le véritable Etre d'un vrai musulman..

L'histoire de l'islam et de sa pensée doit donc, dépasser le cadre narratif et descriptif de la communauté musulmane, pour déborder sur l'étude critique des textes, tendant à édifier cette communauté, abstraction faite des errements et des déviations des individus ou des groupements sociaux qui la forment. La régression et le sous - développement relevés dans notre société, incombent à une certaine incompatibilité, de plus en plus marquée, du musulman avec l'islam «bien entendu».

L'islam, malgré les dérèglements et les incartades, a pu marquer, d'un cachet indélébile, l'infrastructure de la société. Il a joué un rôle primordial dans la structuration des fondements de l'État, dans chaque pays musulman. Les hauts et les bas de cette société sont les signes du degré d'accommodement du musulman à l'image hautement idéale, esquissée par les textes largement authentifiés.

Si on essayait de consulter des brochures prises au hasard, on constaterait que, soit par excès de zèle, soit par manque de documentation ou de sens critique, certains esprits avaient créé des légendes dorées étoffées d'illustrations pompeuses, alors que d'autres s'étaient livrés à des dénigrements parfois systématiques.

L'objectivité est une vertu essentielle, chez un historien; il est vrai qu'objectivité ne veut pas dire traditionalisme conformiste, ni absence d'esprit critique, mais seulement inspiration rigoureuse des faits, doublée, le cas échéant, d'interprétations élaborées en fonction de données réelles et d'axiomes bien entendus. L'équation personnelle qui constitue déjà un prisme déformateur, est souvent aggravée par les appréciations aberrantes toujours dangereuses, quelles que soient la sincérité et la bonne foi de l'agent promoteur.

Les idées préconçues déroutent l'historien; certains ont voulu voir dans les siècles derniers, le reflet sinon le portrait exact de tout un passé. Il était nécessaire, dans ce cas, de recourir à un travail de comparaison mentale, pour redresser certains torts, faire éclater les syllogismes, fruits d'idées préconçues ou généralisations hâtives, à partir de quelques faits épars dans la masse historique. Mais ce travail n'est malheureusement pas à la portée de tout le monde. C'est là où réside le danger des brochures concises qui, sous prétexte de faire une brève synthèse, vide l'histoire de ses meilleures recettes. Les risques sont moindres, quand il s'agit d'ouvrages substantiels qui, tout en forçant l'interprétation subjective des données de l'histoire, sont amenés à en faire état, même partiellement.

Quand, dans l'orientation du jugement, le travail brusqué de la pensée se double de partis pris plus ou moins systématiques, on aboutit à des contradictions édifiantes.

Le sens critique est indispensable, mais il faut se garder de le confondre avec un conformisme systématique. Il est dangereux de forcer la méthode inductive au dépens des sources naturelles de l'histoire. Il y a des atouts «auxiliaires» dont les historiens modernes n'usent qu'en second plan et faute de textes précis.

Loin d'avoir toujours élaboré une légende dorée, plusieurs historiens de la pensée islamique ont souvent esquissé un tableau sombre, là où ils auraient pu s'étendre, à juste titre, sur les brillants aspects de notre civilisation.

L'ère théocratique surtout, fut marquée par l'influence illimitée des interprètes de la nature chez les uns, des théologiens chez les autres, et c'est sous leurs directives que les nations se sont formées. Ce phénomène se corrobore par le fait que le lien dynastique qui peut lui aussi «créer l'unité nationale», d'après RENAN, s'est presque toujours appuyé sur «un droit divin». Selon H.TERRASSE lui-même « la dynastie (c'est-à-dire Marocaine) d'un mouvement invincible, se détache de sa souche berbère, pour se fonder ; elle a presque toujours eu besoin de mettre en avant une idée musulmane » (Histoire du Maroc, tome 1, P 25).

« La grandeur et la faiblesse de l'islam africain, c'est de n'échapper au particularisme le plus étroit que pour viser à l'universel. Comme la notion d'État n'existe pas chez les tribus berbères, une révolution religieuse peut seule les arracher à leur isolement » (Les Almohades, par René MILLET, P. 3).

« C'est l'islam qui apporte ici l'idée de l'Etat » (Les Berbères et le Makhzen, R. MONTAGNE. P. 54).

De l'âme berbère façonnée par la foi nouvelle, émanait un sentiment de quiétude nostalgique spontané. Le Maroc qui s'identifiait, alors, au monde d'Imazigh, trouve, dans l'islam simpliste, souple et tolérant, les ferments indicibles pour cette unité dont le particularisme tribal entravait l'élaboration. Un courant nouveau rétablit alors les contacts naturels entre deux mondes. En recevant les premiers éléments de la civilisation orientale rénovée par le génie arabe, le Maghreb rejoint les destinées qui, depuis treize siècles, n'ont cessé d'être les siennes. Dès lors, le Maroc réinstallé dans son véritable Etre, aura, pour tous les ressorts de son comportement, une constante indélébile : s'aligner sur un Orient musulman digne, condition préemptoire.

L'islam, au dogme simple, accessible à tous, sans hiérarchie, sans formalisme, a pu conquérir une grande partie de l'Humanité, dans l'espace record de quelques décennies. L'Histoire a rarement donné l'impression d'une spontanéité aussi nette dans la conquête pacifique des cœurs. «Jamais l'Arabe -reconnaît E. F. GAUTIER- dans toute l'ardeur de sa foi nouvelle, n'a songé à éteindre dans le sang une foi concurrente».

Si le Musulman a prêché l'islam, il s'est toujours abstenu de faire pression sur le cœur des infidèles. Quand le Monde de l'islam était à l'apogée de sa puissance et de son épanouissement, des communautés chrétiennes et juives menaient, dans son sein, une vie heureuse et paisible.

Le Maghreb par exemple semble avoir connu, au cours de la période antéislamique et sous des dominations étrangères successives, un chaos indéfinissable. « Ni les Phéniciens, ni les Carthaginois, ni même les Romains, n'ont cherché -affirmait MICHAUX-BELLAIRE - à mettre de l'ordre dans cette confusion; ils ont tiré de ce pays ce qu'ils ont pu, s'occupant des produits, beaucoup plus que des habitants et dans les régions où les dominations romaines et byzantines se sont exercées directement, il semble que les indigènes étaient réduits à un état

voisin de la servitude, soumis aux plus dures corvées et aux charges les plus écrasantes». Mais, si l'Afrique a pu, peut être, bénéficier de quelques inventions carthaginoises, dans la technique agricole et assurer, à peine, sa consommation locale, «L'Afrique (romaine) tout entière - dit PLINE - appartenait à cinq grands personnages romains, le plus grand propriétaire foncier était l'empereur». Le pays prit alors l'aspect d'un grand domaine systématiquement exploité» (André JULIEN). Aussi, lorsque vers 680, Oqba Ben Nafih apporta l'islam au Maroc, pour la première fois, «La religion nouvelle fut-elle acceptée comme une délivrance par les populations les plus faibles et par conséquent les plus écrasées d'impôts» [1]. C'est encore MICHAUX-BELLAIRE qui, établissant un parallélisme entre l'œuvre du christianisme et celle de l'islam, affirme que «Le christianisme semble n'avoir apporté en Afrique que les luttes religieuses, les persécutions et les schismes» [2].

Pour mieux saisir le fond de la vie sociale et culturelle islamique, nous devons évoquer brièvement les traits les plus marquants de la société arabe, à la fois sous les Omeyyades et les Abbassides. On trouvera, là, l'explication de tant d'institutions qui allaient constituer le facteur déterminant de l'équilibre social et du rayonnement intellectuel.

C'est, surtout, par une illustration vivante que nous croyons devoir procéder, car, c'est là une méthode où nous aurons le plus de chance de rester objectifs, en donnant à l'auditeur l'occasion d'apprécier et de juger.

Quels ont été le mode et le niveau de vie dans la communauté musulmane? A quel point celle-ci a-t-elle bénéficié de l'aisance et de la justice sociale? Quels ont été ses garants contre la faim, l'arbitraire, la maladie et l'ignorance? Une série d'exemples nous aideront à nous former une idée.

La dîme canonique n'était autre chose qu'une collecte, grâce à laquelle la classe aisée contribuait régulièrement à la subsistance des masses populaires moins favorisées. Son caractère général en faisait une sorte de mutualité, organisée à l'échelle nationale; l'État jouait le rôle de régulateur et d'agent d'exécution. C'était par l'application rigoureuse d'un tel système, due à la pieuse observance spontanée des musulmans, qu'on vit se réaliser, sinon un nivellement des fortunes, du moins un équilibre qui garantissait à chacun le minimum vital.

Ibn Jaouzi note que les percepteurs de la dîme étaient eux-mêmes chargés, sous le Khalife Omeyyade Omar Ben Abdelaziz, de la distribution des revenus : dans chaque quartier citadin, les pauvres recevaient des moyens de subsistance. La dîme encaissée était entièrement épuisée en subsides populaires : rien ne revenait au trésor Khalifien, L'œuvre d'assistance atteignait toutes les régions de la Méditerranée. L'historien Ibn Abdelhakam, du VIIIème siècle, nous signale que le Khalifa envoya en Ifriqya (la Tunisie actuelle) un agent du fisc, pour procéder à la distribution des revenus de l'impôt canonique ; personne n'en aurait voulu, car aucun ne se voyait remplir les conditions d'indigence légalement requises, pour se permettre d'encaisser les produits de la Zakat. Ces rapports qui nous proviennent d'auteurs généralement dignes de foi, sembleraient fabuleux et fantaisistes à l'historien moderne qui les soumettrait à la critique pure, sans tenir compte de l'effet que le «néophytisme» enthousiasmé devait faire, sur l'âme fraîchement acquise à la discipline rigoureuse de l'islam. En lisant ces pages, certains n'y verraient, en toute sincérité, que de la littérature romancée. C'est que l'historien du XXème siècle, enclin à penser et juger en moderne, n'est pas toujours à même de concevoir certains dessous psychologiques, ni l'effcience de la mentalité souvent simpliste et naïve du croyant musulman.

[1]
[2] (IBID P. 246)